

blement, car toute la journée ils se tinrent assez près pour que nous pussions voir ou entendre les jeux qui succédaient les uns aux autres. L'après-midi ils se rassemblèrent en grand nombre devant la porte de notre maison, et commencèrent une espèce de lutte; elle a été décrite par Cook.

« Manné-Manné nous envoya trois cochons cuits, ainsi que des fruits à pain, des cocos, etc.; il plaça ces provisions sur une grande pièce d'étoffe, et nous invita à les manger, mais après avoir invoqué Dieu pour qu'il les bénit. Le repas nous sembla très-bon, quoique nous n'eussions ni plat, ni cuillère, ni couteau, ni fourchette, ni table, ni chaise. Il nous arrivait continuellement des présents des chefs, qui cherchaient à gagner notre amitié; nous étions vêtus d'étoffe de Taïti.

« Comme pendant le jour la maison fut remplie de Taïtiens, la prudence voulait qu'une sentinelle veillât sur nos effets, quoique nous ne vissions ni dessein ni tentative de nous voler. A l'approche de la nuit nous commandâmes de faire silence, et après que nous eûmes chanté une hymne, un des missionnaires fit la prière. Les naturels furent paisibles et attentifs durant le service. Quand il fit tout-à-fait sombre, nous les priâmes de se retirer, et de revenir le lendemain matin, ce qu'ils firent très-tranquillement, et ils ne nous causèrent pas le moindre trouble. Alors nous remplîmes nos

devoirs de dévotion, et après avoir soupé avec ce qui restait des provisions abondantes que nous avions reçues, nous nous endormîmes, admirant la providence miraculeuse de Dieu.

« Les Taïtiens furent chez nous le 9 avant sept heures du matin, allumèrent du feu, firent bouillir notre eau, et préparèrent les fruits à pain et les cocos. Le roi et la reine nous rendirent plusieurs visites dans le courant de la journée, et nous prirent tous par la main, examinèrent nos habits dans le plus grand détail, et fixèrent particulièrement leurs regards sur le parapluie d'un missionnaire. Comme il le déploya pour leur en montrer l'usage, ils lui firent signe de ne pas le lever sur leur tête, parce que, suivant la coutume du pays, il serait exclusivement consacré à leur usage. Leurs attentions pour nous étaient singulièrement flatteuses.

« Inna Madoua, veuve d'Oripia, frère de Pomarri, qui était mort récemment, nous rendit visite, accompagnée de deux de ses femmes. Oripia était très-attachée aux Anglais; sa veuve supposant que nous étions très-chagrins de sa mort, fondit en larmes en entrant dans la chambre du navire, et continua à donner des marques de sa douleur, jusqu'à ce que nous eussions fait comme elle. Toutefois cela ne durera pas long-temps, car ces femmes eurent bientôt repris leur gaieté;



elles déjeunèrent et dinèrent à bord de même que Manné-Manné. Le soir tout ce monde regagna l'île. L'on n'avait pas encore retiré de la cale des présens convenables; on pria donc nos hôtes de renouveler leur visite le lendemain. Les présens qu'ils apportèrent, et ceux que l'on reçut des tayos des missionnaires et de l'équipage, remplirent le navire de vivres et d'étoffes.

« La maison n'avancait pas beaucoup, parce que les Taïtiens devenaient moins obligeans; cependant comme on leur promit de les bien payer de leurs peines, ils apportèrent le soir une quantité suffisante de bambous pour nous occuper le lendemain.

« Le capitaine vint à terre le 10 pour offrir au roi et à sa femme toutes sortes de beaux habits. Otou suivant son usage l'attendait sur le bord de la mer. Pierre l'informa du dessein de M. Wilson, et lui montrant le coffre qui renfermait le trésor, pria Otou d'aller à sa maison; c'était un hangar temporaire, élevé pour qu'il pût être près de nous. Quand on en fut arrivé à peu de distance, le capitaine s'arrêta sous un arbre, dit aux spectateurs de se ranger en cercle, plaça le coffre au centre, et invita Otou à descendre de dessus les épaules de son porteur, pour que les frères pussent l'habiller. « Tout à l'heure, » répondit le roi, qui d'un air morne regarda si long-temps tout ce qui

l'entourait, que la patience de Wilson en était presque à bout, car il avait beau réitérer sa prière, il ne recevait pas de réponse. A la fin il ouvrit le coffre; quand on en tira la parure destinée à la reine, elle mit à l'instant pied à terre; Otou suivit son exemple. Le bonnet de fantaisie allait très-bien à Tétoua; mais ce ne fut qu'en élargissant les autres vêtemens qu'elle ou Otou purent les mettre. Le capitaine lui dit que les éris de Pretané n'avaient pas cru qu'il fût si fort. La foule regardait d'un air ébahi ses souverains revêtus de ces beaux habits. Tétoua conformément au caractère de son sexe était ravie; Otou au contraire faisait peu de cas de sa nouvelle parure; il dit qu'une hache, un fusil, un couteau ou une paire de ciseaux étaient plus précieux. Cette réflexion de sa part nous surprit, car nous étions loin de nous y attendre.

« Le 11 les frères informèrent les Taïtiens que le lendemain ils ne travailleraient pas à la maison, ni ne recevraient la moindre chose, parce que c'était le jour de l'éatoua: en conséquence ceux-ci apportèrent des provisions qui devaient durer jusqu'au lundi; il y en avait pour une semaine.

« L'après-midi la penniche conduisit à terre les femmes et les enfans. On ne peut se faire une idée du concours de peuple que la curiosité avait attiré sur le rivage; cette foule se comporta très-



bien. Otou et sa femme restèrent quelque temps à une petite distance, ayant l'air d'hésiter à s'approcher des femmes; on lui fit un salut en passant, ce qui l'encouragea un peu; mais il garda le silence, et regarda tout d'un air stupide en allant à la maison. Elle fut entourée toute l'après-midi par les naturels, qui étaient enchantés des enfans; ils envoyaient souvent prier les femmes de se montrer avec eux à la porte. Le soir ils se retirèrent tous: ce qui avait été leur coutume invariable depuis qu'on avait débarqué. L'ordre ayant aussi été donné au vaisseau de ne pas laisser approcher les pirogues pendant la journée du dimanche, les naturels nous approvisionnèrent aussi abondamment que les missionnaires.

« Manné-Manné nous ayant déjà rendu des services nombreux, et nous ayant fourni beaucoup de vivres, le capitaine lui fit un beau présent, et lui laissa l'option de choisir les objets dont il avait besoin; il ne fut pas du tout embarrassé dans cette circonstance, car sa présence d'esprit ne l'abandonnait jamais; il nomma une infinité de choses qui lui étaient nécessaires pour une petite goëlette qu'il faisait construire à Eimeo.

« Le dimanche se passa très-bien. Après le service divin, que le roi, la reine et le peuple regardèrent fort tranquillement, les frères discutèrent entre eux la question de savoir s'il était à propos

de parler aux Taïtiens de l'important objet de leur mission; il fut résolu que M. Jefferson président leur adresserait la parole par l'intermédiaire d'André le Suédois. En conséquence on se réunit à trois heures; plusieurs Taïtiens étaient présens tant dehors de la maison que dedans; et aussitôt qu'André leur eut expliqué la première phrase, voyant que le discours s'adressait à eux, ils prirent une posture attentive. Quand ils comprenaient tant soit peu ce qu'on leur disait, ils faisaient des questions très-sensées; ils observèrent entre autres qu'il était douteux que nous pussions leur donner quelque chose qui pût être regardé comme avantageux pour tous. Ils demandèrent si le message du dieu des Anglais était pour les toutous aussi bien que pour le roi et les chefs; on leur répondit affirmativement, et M. Jefferson montrant les frères, dit au naturels qu'ils étaient les messagers du seul dieu véritable, et que quoique tous les hommes l'eussent offensé, il était un dieu miséricordieux, comblant ceux qui croyaient à la parole de biens dans cette vie, et après la mort leur faisant goûter la félicité éternelle. Le roi parut le moins touché de toute l'assemblée.

« Les Taïtiens avaient très-bien compris que la cessation de travail ne devait avoir lieu que le dimanche. Le lundi de grand matin plusieurs pi-



rogues furent le long du bord. Manné-Manné vint avec plusieurs chefs et leurs femmes. On vit aussi Otiou, père de Pomarri, vieillard âgé de soixante-dix ans, et qui avait tous les cheveux gris : une longue barbe blanche ombrageait son menton, et lui donnait un air respectable. Il apportait un présent, et il en reçut un du capitaine, qui combla tous ses désirs. Quand on servit le déjeuner, presque tous ces Taïtiens s'en allèrent sur le pont, comme par un sentiment de discrétion, de crainte de gêner les Anglais. Manné-Manné resta et s'assit à table près de son tayo : il aimait beaucoup le thé et les tartines de beurre dont les Anglais ont coutume de se régaler ; aussi prit-il sa bonne part du repas. On reçut un très-beau présent d'Otou, qui vint en pirogue le long du vaisseau, et demanda qu'on tirât un coup de canon. Sa requête lui fut accordée : pour lui faire honneur, on en tira deux. Manné-Manné prit la mèche, et quoiqu'il fût presque aveugle de vieillesse, il mit hardiment le feu aux pièces, acte de courage qui le transporta de joie.

« L'après-midi Pomarri et sa femme Aïddi vinrent à bord ; mais ce ne fut qu'après que le capitaine se fût fait voir. Il l'enveloppa de quatre pièces d'étoffe, puis les ôta, et répéta la même cérémonie avec quatre autres : c'était son présent et celui de sa femme. Je l'observai pendant tout ce

temps, et je remarquai dans sa figure l'expression de la joie, preuve d'un bon naturel, que n'annonce pas son portrait dans quelques éditions du *Voyage de Cook*, où on lui a donné un air sérieux et triste.

« Après les premières cérémonies, il dit au capitaine qu'il lui enverrait des provisions et toutes les choses dont il aurait besoin pendant son séjour à Taïti. Quand il fut assis dans la chambre, il exprima son attachement pour les Anglais, et appela le roi George son ami. Alors l'interprète fut chargé de lui dire que le roi George l'aimait, que les éris de Pretané partageaient ce sentiment, et que par amitié pour lui et pour son peuple, on lui avait envoyé ce vaisseau, avec des hommes excellens, exprès pour leur faire du bien. M. Wilson finit par lui demander s'il serait content qu'un certain nombre d'entre nous demeurât dans son île : il s'empressa de faire une réponse affirmative. Le capitaine lui parla ensuite d'un terrain pour l'usage de ces hommes. Après avoir conféré quelques minutes avec Aïddi, dont il prend toujours les conseils, il dit que tout le territoire de Matavaï serait concédé aux Anglais, qui en feraient ce qui leur plairait. Il observa que Païti, chef actuel de ce canton, était un bon vieillard, et qu'il serait avantageux pour nos compatriotes de lui permettre de demeurer près de leur



maison, parce que, conformément aux ordres qui lui seraient donnés, il maintiendrait les Taïtiens dans le devoir, et les obligerait d'apporter les productions du canton dont les Anglais auraient besoin.

« Ces points importans réglés autant qu'ils pouvaient l'être pour le moment, Pomarri songea aux divertissemens. Il demanda d'abord qu'on tirât des fusées, ensuite qu'on jouât du violon et qu'on dansât. Enfin il mentionna la cornemuse, qu'il décrivit gaîment, en mettant sous son bras un paquet de vêtemens, et remuant le corps comme un Écossais qui joue de cet instrument. Quand nous lui dîmes que nous n'avions rien de tout cela, il eut l'air triste. Cependant, pour l'égayer, M. Bowel et un des matelots jouèrent de la flûte traversière; mais on voyait clairement qu'une musique plus vive aurait plu davantage aux Taïtiens.

« On permit à Pomarri, ainsi qu'à sa femme et à son domestique, de passer la nuit à bord. Aïddi, quoiqu'elle soit encore regardée comme sa femme, ne cohabite plus avec lui depuis long-temps. Un de ses toutous ou domestiques a remplacé Pomarri; elle en a eu un enfant, et elle est de nouveau enceinte. Ouairidi, sa jeune sœur, fut ensuite la femme de Pomarri; mais elle s'en dégoûta, et prit un homme d'un rang bien inférieur. La femme actuelle de ce chef est une jeune femme très-forte.

Nous ne pûmes apprendre de quelle condition elle est. Il est évident, d'après ces exemples et ceux que d'autres voyageurs ont cités, que les personnes d'un rang élevé ne se font pas grand scrupule de s'allier avec celles d'un ordre inférieur; mais s'il résulte un enfant de ces liaisons, il est rare que l'orgueil du rang permette à la pauvre petite créature de vivre une heure après sa naissance.

« Manné-Manné et plusieurs autres personnages de distinction, qui vinrent à bord le 14 au matin, se conduisirent respectueusement envers Pomarri. Le capitaine, pour cultiver son amitié, lui fit présent d'une montre qui le combla de joie, car il observa que personne ne lui avait encore donné rien de semblable. Pierre lui enseigna la manière de la monter tous les jours. Pomarri, sa jeune femme, Aïddi, et le vieux prêtre déjeunèrent et dînèrent avec nous. Le thé leur plaisait beaucoup. A diner les deux chefs burent copieusement du vin. Comme le capitaine montrait un peu de répugnance à remplir davantage le verre de Manné-Manné, celui-ci repartit que devant sacrifier un homme à l'éatoua, il buvait pour se donner plus de courage. Nous lui exprimâmes l'horreur que ce projet nous inspirait: il garda le silence. Son ami Pierre lui recommanda de ne jamais nous parler d'une chose semblable.

« Cependant les missionnaires établis à terre



étaient livrés à de vives alarmes sur la sûreté de leurs personnes et de leurs biens. Ils se défiaient des intentions des Taïtiens et de leurs protestations d'amitié. Ils les soupçonnaient d'avoir formé le projet de les attaquer et de les dépouiller, et désiraient en conséquence que leur troupe entière restât à Taïti, au lieu de se séparer pour se répandre dans différentes îles. Leurs appréhensions parurent dénuées de fondement au capitaine, car il était impossible de voir des hommes plus paisibles, plus doux, plus soumis que les Taïtiens, qui s'empressaient d'ailleurs de rendre aux missionnaires tous les services possibles. M. Wilson devina que c'étaient les Suédois qui les entretenaient dans ces craintes. L'après-midi Pomarri et Aïddi visitèrent la maison, et marquèrent leur étonnement et leur satisfaction des améliorations qu'elle avait éprouvées. Ils assistèrent aux dévotions des missionnaires. Le président de ceux-ci instruisit Pomarri de la nature de leur emploi, qui était de leur faire connaître notre Dieu et notre Sauveur, de leur enseigner à lire le livre de la Sagesse, et de les instruire dans les arts utiles. Pomarri approuva ce dessein, comme il avait déjà fait sur le vaisseau, et dit que c'était *my-ti, my-ti* (très-bon). Il ajouta qu'il enverrait ses fils pour prendre part aux instructions.

« Il ne vint pas le 15 près du vaisseau; mais il

renvoya sa montre en très-mauvais état. On supposa que c'était le motif qui l'avait empêché de paraître. Sans doute une hache aurait eu plus de valeur pour lui; mais le brillant de la montre lui plut d'abord beaucoup.

« Le 16 étant le jour fixé par Pomarri pour faire une cession formelle du territoire de Matavaï aux Anglais, le capitaine débarqua sur la pointe de Vénus, et fut reçu par le chef du canton, qui le conduisit près de la maison des missionnaires. La plupart des frères furent présens à cette cérémonie. Une corde tendue tenait la foule écartée. Pomarri, Aïddi, Otou, sa femme et ses frères restèrent aussi en dehors de cette enceinte. Manné-Manné resta seul en dedans avec le capitaine, les frères et l'interprète. Il recommanda à celui-ci de répéter fidèlement au capitaine tout ce qu'il dirait, et avant de commencer, prononça plusieurs fois le mot *toua, toua*, pour engager les spectateurs à porter toute leur attention à son discours. Ensuite il énuméra par ordre tous les états de Taïti, d'Eimeo et des îles de la Société, ensuite les divers territoires et leurs chefs, enfin les vaisseaux européens et leurs capitaines, depuis Wallis, Bougainville et Cook jusqu'au *Duff* et à Wilson. Il termina par la cession formelle du territoire de Matavaï, observant que nous pouvions prendre les maisons, les fruits, les cochons qui nous convien-



draient. Cette étrange harangue fut débitée du ton le plus résolu par le vieux prêtre, dont la posture était étrange. Il se tenait à moitié penché sur ses talons, ayant une corde dans une main, et de l'autre se grattant la tête et se frottant les yeux. Cette singularité n'échappa point à ses compatriotes naturellement imitateurs, qui s'amuserent à le contrefaire.

Manné-Manné importuna ensuite le capitaine, pour qu'il lui fournît du secours contre les insulaires d'Oulietea, dont il avait été roi, et d'où on l'avait chassé plusieurs années auparavant. M. Wilson lui répondit que nous n'avions ordre de nous battre que pour notre défense, et qu'il pourrait arriver d'autres navires qui n'ayant pas des instructions semblables, se joindraient peut-être à lui pour des entreprises de ce genre. « Oh ! reprit-il, je serai peut-être mort avant que cela ait lieu. » — « Eh bien ! repartit le capitaine, votre fils vous remplacera et sera rétabli dans votre royaume. » — « J'aimerais mieux voir cela de mes propres yeux, répliqua-t-il gaiement. » — Les frères remarquant la peine que lui causerait un refus positif sur ce point, M. Cover lui dit qu'ils l'aideraient à finir le navire qu'il construisait, et que lorsqu'ils auraient appris le langage du pays, ils iraient à Oulietea, et parleraient aux habitans sur ce sujet. Cette promesse parut le sa-

tisfaire pour le moment. Pomarri, Otou et les autres chefs donnèrent la main au capitaine et aux frères : ceux-ci étaient enchantés de l'idée de pouvoir aller prêcher l'évangile à Oulietea.

« Dans une visite que le jeune roi et Pomarri firent aux missionnaires dans leur maison, le 17, M. Jefferson, l'un d'eux, profita de l'occasion pour parler au roi de l'éducation de ses enfans, lui représentant que c'était un objet de la plus haute importance, et qu'il serait très-blâmable de ne pas mettre à profit leur venue dans l'île. Pomarri eut l'air persuadé de la vérité du discours de M. Jefferson, et il en parla aussitôt à Otou. « Je n'ai pas besoin d'apprendre l'anglais, » repartit brusquement celui-ci. Cette réponse ne donna pas une opinion favorable de lui; mais on espéra que l'exemple des Anglais, et la vue des arts dont les effets lui paraîtraient miraculeux, pourraient faire naître dans son esprit le désir de s'instruire.

Les Taïtiens furent charmés de la pompe de jardin, qui jetait de l'eau jusque sur le toit de la maison. Les missionnaires de leur côté augurèrent favorablement de leurs efforts, lorsque le dimanche 19, les insulaires, avertis qu'on leur adresserait un discours comme le dimanche précédent, se rassemblèrent en grand nombre autour de la maison des Anglais. Pomarri et sa sœur étaient parmi les auditeurs. Deux jours



auparavant il avait demandé si l'on parlerait aux Taïtiens, et raconté qu'il avait rêvé du livre que l'éatoua devait lui envoyer. A dix heures les naturels étant réunis à l'ombre de quelques arbres touffus, on y fit asseoir Pomarri avec les frères : les autres Indiens se rangèrent à l'entour en cercle; les uns s'assirent à terre, les autres restèrent debout. Le sermon qu'on leur adressa avait pour texte ces paroles de saint Jean : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, afin que ceux qui croient en lui soient sauvés. » Le Suédois interprétait chaque phrase; les Taïtiens furent silencieux, et montrèrent une attention recueillie. Après le service, Pomarri prit par la main le frère Cover qui avait prêché, et lui témoigna son approbation par les mots de *my-ti, my-ti*. On lui demanda s'il avait compris ce que l'on venait de dire; il répondit : « Auparavant il n'y avait pas de choses semblables à Taïti, et on ne peut pas les apprendre tout d'un coup. Mais j'attendrai l'arrivée de l'éatoua. » Il s'informa ensuite s'il pourrait assister à un autre discours, et fut très-content quand on lui eut dit qu'il en avait la faculté.

« Le Suédois Pierre nous avait offert d'aller avec nous aux îles des Amis; le capitaine y consentit, pensant que cet homme nous serait utile comme interprète, et on lui permit d'embarquer avec lui

Tanno-Manno, jeune femme avec laquelle il avait vécu quelque temps, un Taïtien que les révoltés avaient nommé Tom, et Harraouac, jeune homme. Tout était prêt pour le départ, lorsqu'il arriva d'Eimeo une pirogue portant un Suédois nommé Jean, que nous n'avions pas encore vu; ses compatriotes nous dirent qu'il avait l'esprit aliéné, et ses discours le prouvaient. Il manifesta le désir de retourner en Europe; le capitaine lui dit qu'étant sur le point de mettre à la voile pour parcourir le grand océan, il ne pouvait pas le prendre à bord; mais qu'il reviendrait dans quelques mois: il l'invita, en attendant, à demeurer dans la maison des missionnaires, et lui promit de l'embarquer, s'il se conduisait bien.

« Une question de conscience s'était élevée entre les missionnaires; ceux qui restaient à Taïti avaient annoncé qu'ils s'armeraient et feraient bonne garde le jour et la nuit; ceux qui étaient à bord désapprouvaient cette mesure: les autres leur montrèrent très-justement que leur intention en prenant les armes n'était pas de faire du mal aux Taïtiens, et encore moins de planter l'évangile à l'aide de pouvoirs humains; mais qu'ils voulaient seulement employer un moyen ordonné par Dieu pour la protection de leurs personnes et de leurs biens pendant l'absence du vaisseau.

« Le 21, continue le narrateur, nous levâmes